

et deux autres paroisses voisines, avant que les ombres du soir fussent descendues sur terre le jour du mariage de Laure, et le clown fut respecté en conséquence.

Il était râpé certainement, ses talons de bottes commençaient à s'écarter, et son collet d'habit en poil de chien se dépouillait de sa fourrure. Son chapeau luisait un peu plus que ne l'exigeait l'intérêt de la manufacture de chapellerie. Ses mains osseuses étaient rouges et nues, et un simulacre ridicule de gant se balançait entre son pouce et son index pendant qu'il parcourait la rue du village.

Mais il avait été vu dans la voiture d'Henri Dunbar, et, à partir de ce moment, sa personne était devenue l'objet d'un intérêt romanesque. C'était un gentleman ruiné qui avait vu de meilleurs jours, ou bien c'était un avare, peut-être un personnage excentrique, qui portait des bottes éculées et des chapeaux luisants pour son plaisir.

On témoigna donc du respect à l'étranger à la Rose et la Couronne, en le saluant quand il entra et sortit, et les Lisfordiens furent charmés de répondre aux questions qu'il voulut bien leur adresser en flânant dans le village.

Il parvint ainsi à obtenir pas mal de renseignements sur les habitudes du comte de Haughton, ainsi que sur celles de Henri Dunbar. Le banquier avait donné à sa connaissance mal vêtue une poignée de souverains pour les besoins du moment en même temps que les chèques, et Herr von Volterchoker avait les moyens de vivre aussi bien qu'il était possible à la Rose et la Couronne et de payer largement ce qu'il prenait.

« Je trouve l'air du comté de Warwick extraordinairement sain pour moi, dit-il à l'aubergiste en s'asseyant à la table du déjeuner dans le petit salon, deux jours après son entrevue avec Henri Dunbar, et si vous connaissiez dans le voisinage quelque jolie petite maisonnette qui pût convenir à un vieux garçon solitaire ayant un beau revenu et personne pour l'aider à le dépenser, je crois que je me déciderais réellement à la prendre et à la meubler. »

L'aubergiste se gratta la tête et réfléchit quelques moments. Puis il gratta sur sa cuisse avec force et d'un air de triomphe :

« Je connais justement ce qu'il vous faut, monsieur Vernon, dit-il (Herr von Volterchoker avait pris le nom de Vernon, ainsi qu'il avait été convenu entre le banquier et lui) ; c'est justement votre affaire, répéta l'aubergiste, on dirait que cela a été fait pour vous. Il y aura une vente jeudi prochain. M. Grogson, le commissaire-priseur de Shorncliffe, vendra à onze heures précises, l'ameublement et le bail de la plus jolie petite maison qu'on puisse trouver par ici. Elle se nomme Vert-Cottage. C'est une jolie petite habitation qui appartenait au vieil amiral Manders. L'amiral est mort dans la maison, et comme il était célibataire et que sa fortune revient à des parents éloignés, l'ameublement et le bail du cottage seront vendus. Mais je présume, ajouta l'aubergiste gravement en jetant un regard de doute à son hôte, je présume que le bail, l'ameublement, les tableaux, et l'argenterie monteront à huit cents ou à mille livres, et peut-être ne vous souciez pas d'y mettre tant que cela. »

L'aubergiste ne put s'empêcher de jeter un regard oblique sur le drap luisant et blanchi qui couvrait les genoux pointus de son commensal assis en face de lui.

« Vous pourriez ne pas vous soucier d'y mettre tant que cela », répéta-t-il en attirant à lui un morceau de jambon froid pesant trois quarts de livre.

Herr von Volterchoker releva vivement les sourcils et cligna les yeux d'un air de dédain.

« Si le cottage me convient, dit-il, je ne regarderai pas à mille livres. C'est aujourd'hui samedi, j'irai demain ou lundi à Londres pour y régler une petite affaire que j'y ai en ce moment, et je reviendrai assez à temps pour assister à la vente. »

— Ma femme et moi nous avions idée d'y aller aussi, monsieur, reprit l'aubergiste d'un ton de respect inaccoutumé ; et, si cela vous était agréable, nous vous y conduirions dans notre char à bancs. Vert-Cottage est

à un mille et demi d'ici et à guère plus d'un mille de Maudeley-Abbey. Il y a, parmi les ustensiles de l'amiral, une boîte à charbon en cuivre dont ma femme a envie. Mais peut-être, si vous faisiez une offre avant la vente, on pourrait vous céder le tout, parce qu'il y a un contrat particulier.

— Je verrai cela, répondit M. Vernon ; j'ai précisé-ment une affaire à Shorncliffe ce matin et je rendrai visite à M. Grogson... C'est M. Grogson, avez-vous dit, je crois, que se nomme le commissaire-priseur ?

— Oui, monsieur, Peter Grogson, et il ne manque pas de visiteurs ; les gens disent que c'est un honnête homme. Son bureau est dans la grande rue de Shorncliffe, monsieur, à deux portes seulement de celui de l'étude de M. Lovel, l'avoué, et à quelques mètres de l'église de Saint-Astolphe.

Herr von Volterchoker, ou M. Vernon, ainsi qu'il se faisait appeler maintenant, partit de Lisford pour se rendre à Shorncliffe. Il était bon marcheur, car il avait eu le temps de prendre l'habitude de la marche, pendant les longues et fatigantes excursions qu'il avait faites d'un bout à l'autre du pays avec M. Cadgers et sa troupe équestre. La gelée avait recommencé, de sorte que les chemins étaient de nouveaux secs et durs, et le bruit des sabots des chevaux et des roues en mouvement, le tintement des clochettes, les aboiements momentanés de quelques chiens de berger bruyants, et les voix des robustes paysans qui s'appelaient les uns les autres sur la grande route, retentissaient au loin dans l'air léger et froid.

La ville de Shorncliffe était très calme ce jour-là, car ce n'était que les jours de marché qu'il y avait de l'animation et du mouvement dans ses vieilles rues bizarres ; M. Vernon ne rencontra donc aucun obstacle dans l'achèvement de l'affaire pour laquelle il était venu de Lisford.

Elle ne semblait pas, en somme, très importante, cette affaire, car M. Vernon employa sa matinée à courir de boutique en boutique, regardant des cache-nez en laine de toutes les couleurs et de tous les genres. Mais il était difficile à contenter et il lui fallut longtemps pour trouver ce qu'il voulait.

A la longue, néanmoins, après qu'il eut parcouru la ville de haut en bas et de bas en haut pendant plus de deux heures, et eut mis à une rude épreuve la patience de tous les merciers de l'endroit, en leur donnant beaucoup de mal et en ne dépensant rien, il trouva une boutique obscure, à plafond bas, dans une ruelle ou plutôt un sentier, à côté de l'arche massive située en dessous de l'église de Saint-Astolphe. La boutique, où s'étalait une grande variété de marchandises, appartenait à une veuve qui tenait école dans l'arrière-boutique et vendait des sucreries, du pain d'épice, des ardoises, du papier à lettres, des choux et des oignons conservés, aussi bien que de la mercerie.

Mais, quelque petit que fût le fonds de commerce de la bonne femme, M. Vernon découvrit chez elle ce qui n'avait pu se procurer à Lisford et chez les autres marchands de Shorncliffe ; c'est-à-dire un cache-nez en laine à trois couleurs voyantes, bleu, rouge, et vert.

« Voici ce qu'il me faut, dit le clown, choisissant l'objet à nuances d'arc-en-ciel parmi une demi-douzaine d'autres de couleur plus sombre ; cela fait parfaitement mon affaire. C'est brillant et agréable à l'œil. Est-ce tricoté à la main ou tissé ? »

M. Vernon s'approcha du seuil de la porte avec le cache-nez en main, pour décider cette question par une inspection minutieuse de l'objet.

Pendant cette inspection, il tira de la poche de son gilet l'enveloppe contenant ces fragments de laine qu'il avait ramassés sur le plancher de la chambre où gisait la femme noyée, et il s'arrangea de manière à les comparer avec le tissu qu'il tenait en main. Ils étaient exactement de la même couleur et de la même qualité.

M. Vernon revint au petit comptoir.

« Oui, dit-il, c'est tricoté à la main, et c'est le plus joli cache-nez que j'aie vu dans tout Shorncliffe. Je m'imagine que, dans un temps ou dans l'autre, vous avez dû en vendre pas mal, n'est-ce pas ? »

La veuve secoua tristement la tête.

« Les affaires, à Shorncliffe, ne sont plus ce qu'elles étaient jadis à l'époque des diligences, monsieur, répondit-elle ; je n'avais que deux cache-nez de ce genre : ils ont été tricotés par une pauvre femme de la maison des indigents ; le profit qu'on peut y faire ne va pas au delà de trois sous, et il y a eu un an à Noël dernier que j'ai celui-ci dans mes cartons. »

— Et vous n'en avez jamais eu que deux, y compris celui-ci ? demanda M. Vernon.

— Non, monsieur, jamais plus de deux.

— Et à quelle époque avez-vous dit que vous aviez vendu l'autre ? demanda M. Vernon avec assez d'indifférence en empochant son emplette.

— Je l'ai vendu, il y a eu un an à Noël dernier, monsieur, au sous-garde chasse de lord Haughton ; pas le lord Haughton actuel, monsieur, mais le pauvre lord qui s'est tué au steeple-chase du mois d'août l'an passé.

— Bien ! bien ! Vous l'avez vendu au sous-garde chasse de lord Haughton ?

— Oui, monsieur ; et c'est un honnête jeune homme, de manières agréables, quoiqu'un peu fou. Il jouit d'une grande faveur auprès du comte actuel qui, dit-on, a été nourri par mistress Melvoud, la mère de Humphrey Melvoud.

— Humphrey Melvoud ! Il me semble que je connais ce jeune homme... un gaillard à figure brune comme celle d'un bohémien et portant des boucles d'oreilles.

— Oui, monsieur. Il est tombé en disgrâce plusieurs fois en buvant et faisant d'autres folies ; mais il n'a jamais été plus à son aise que maintenant, car lord Haughton le traite tout à fait en ami et en compagnon ; et mistress Melvoud occupe la loge principale de Jocelyn's-Rock, qui est un aussi joli cottage gothique que celui que vous pourriez désirer pour y vivre.

La veuve, une fois la glace rompue, aurait été bien aise de causer une demi-heure sur ce sujet ou sur tout autre.

M. Vernon lui tendit une couronne et elle mit longtemps à choisir la monnaie à rendre, parmi quelques pièces d'argent et des gros sous, entassés dans une sèbile en bois qu'elle avait sortie d'un tiroir sous le comptoir.

Mais le clown avait obtenu tous les renseignements qui pouvaient lui être de quelque utilité. Il prit sa monnaie, souhaita le bonjour à la veuve et quitta la boutique.

Il se rendit ensuite chez M. Grogson, le commissaire-priseur et ce gentleman lui fournit tous les détails concernant la vente prochaine à Vert-Cottage. Le clown offrit de prendre le bail à un prix convenable et l'ameublement à sa valeur actuelle.

« Tout ce que je désire, c'est un petit endroit confortable où je puisse m'installer sans me donner de peine, dit M. Vernon de l'air d'un homme du monde. Si vous pouviez, en toute conscience me recommander l'habitation comme valant sept à huit cents livres, je suis décidé à vous compter cette somme en entier. Je m'en rapporterai à votre estimation si les propriétaires actuels acceptent à cette condition, et je consignerai deux ou trois cents livres jeudi dans l'après-midi pour montrer que mon offre est faite *bona fide*. »

Quelques paroles furent encore échangées, puis M. Grogson promit d'agir pour le mieux, dans les intérêts de M. Vernon, en tant cependant que lui permettraient ses rapports avec les propriétaires actuels.

Le commissaire-priseur n'avait pas eu tout d'abord une confiance illimitée en ce grand étranger mal mis, à chapeau sans bords et à collet d'habit en poil de chien ; mais l'offre d'une consignation de deux ou trois cents livres donna à l'affaire un aspect tout différent. Il y a toujours des gens excentriques de par le monde, et les apparences sont souvent trompeuses. Le clown avait un air de confiance qui révélait un homme ayant un compte courant chez son banquier.